

BERNADETTE
avec Charlotte Leloup

Un bol de coquillettes et puis voilà...

récit



Ou comment vivre avec
une retraite de 877€ par mois

Flammarion

BERNADETTE

avec Charlotte Leloup

Un bol de coquillettes et puis voilà...

«Je touche 877 euros de retraite. Dès que ma paie arrive, je mets 40 euros de côté pour l'alimentaire et j'attends le 12, c'est le jour où tout le monde me prélève : le loyer, l'assurance, le gaz, l'électricité. Après, il me reste à peine 15 euros par jour pour manger, m'habiller et sentir bon.»

Si Bernadette s'en sort, c'est grâce à la débrouille et, surtout, au Secours populaire ; même si, quand elle va chercher son colis, elle rouspète un peu : «Encore des coquillettes...» Son seul plaisir : prendre le tram jusqu'à Cora et se promener dans les rayons, juste pour regarder.

Bernadette admire le Che, Matt Pokora et Black M. Mais plus que tout, elle aime ses onze enfants.

Elle a le cœur solide et n'est dupe de rien.

Une parole rare, portée par celle qui se dit «oubliée» d'un président pour lequel elle a voté mais qui «n'a rien fait du tout».

Bernadette, soixante-dix-sept ans, couturière à la retraite, vit dans une HLM à Reims.

Charlotte Leloup est journaliste (*Paris Match*, France 2, France Inter) et réalisatrice.



Flammarion

Un bol de coquillettes et puis voilà...

ou comment vivre avec une retraite
de 877 euros par mois

Bernadette
avec Charlotte Leloup

Un bol de coquillettes
et puis voilà...

ou comment
vivre avec une retraite
de 877 euros par mois

Flammarion

© Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-7758-9

À tous mes enfants

Avant-propos

J'ai rencontré Bernadette pour la première fois en septembre 2018 au Secours populaire de Reims. Je réalisais un article pour *Paris Match* sur les petites retraites et j'étais venue assister à une réunion de préparation au voyage des seniors du Secours populaire. Dans la salle, une femme a attiré mon attention par son humour et sa hardiesse. Ce jour-là, nous avons longuement parlé toutes les deux. Je l'ai rappelée plusieurs fois pour écrire mon article.

Si j'ai pu rencontrer Bernadette, c'est grâce à Anne-Marie Duriez, secrétaire départementale de la Marne pour la solidarité en France. Elle est bénévole au Secours populaire de Reims depuis onze ans. Depuis le jour où elle a pris sa retraite. Ancienne institutrice dans des quartiers difficiles, Anne-Marie souhaitait garder un lien humain, mais surtout continuer à travailler dans le social, se rendre utile. Elle débute en permanence d'accueil : « J'accueillais les personnes pour voir si elles pouvaient bénéficier des aides et des colis, nous avions des indicatifs et

des critères en fonction des ressources et de leur budget. » Elle a ensuite grimpé les différents échelons pour s'occuper aujourd'hui de la mise en place des programmes d'accompagnement, d'accès aux sports et aux loisirs et de l'organisation des voyages. Cette grand-mère très impliquée auprès de ses petits-enfants consacre la majeure partie de son temps au bénévolat. Elle arrive au Secours populaire à 8 h 30 et repart rarement avant 19 heures : « On ne s'adapte jamais à la pauvreté. Nous sommes souvent confrontés à des situations très difficiles et inhumaines. Je vois des gens qui n'ont plus rien ou si peu pour vivre, et je me demande toujours : comment ont-ils pu en arriver là ? S'enfoncer autant dans la misère ? Je me suis rendu compte qu'il ne s'agit jamais de mauvaise volonté mais d'une accumulation de problèmes et de malheurs qui déclenchent un engrenage terrible », explique la bénévole.

Depuis onze ans, Anne-Marie voit la situation évoluer : « Nous avons de plus en plus de migrants et de personnes étrangères, beaucoup de femmes seules, des mères de famille désorientées. Nous avons aussi des difficultés à atteindre les retraités aux petits revenus. Les personnes âgées ont beaucoup de mal à franchir les portes du Secours populaire pour demander de l'aide. C'est perçu comme une honte. C'est une génération qui n'est pas habituée à demander et c'est un vrai problème car il y a des personnes âgées qui vivent dans une très grande

précarité. » Dans sa vie de bénévole, Anne-Marie a vécu des situations terribles : « Plusieurs fois, nous avons vu arriver des personnes âgées qui se sont écroulées et évanouies d'épuisement et de faim dans le hall. Elles ont tenu jusqu'à la dernière minute pour demander de l'aide », raconte-t-elle ; elle poursuit en expliquant : « Nous mettons en place des ateliers ou des voyages uniquement destinés aux personnes âgées pour les mettre en confiance et briser leur isolement. »

Je n'aurais pas rencontré Bernadette sans Anne-Marie, et c'est ensuite grâce à Véronique de Bure, auteure et éditrice chez Flammarion, que la vie de Bernadette est devenue un livre.

Bernadette perçoit une retraite de 877 euros par mois. Une fois ses dépenses fixes déduites (loyer, assurance, mutuelle...), il lui reste environ 15 euros par jour pour vivre.

Avec Bernadette, nous nous sommes vues et beaucoup téléphoné. Quelques semaines après le début de nos conversations, la France est entrée en confinement et nous avons échangé presque tous les soirs. Nous avons nos habitudes : c'était toujours moi qui l'appelais, vers 19 h 30, juste après son dîner.

À l'intonation de sa voix, j'ai vite appris à reconnaître si c'était un jour où elle était fatiguée ou pas, si c'était un jour compliqué pour elle. J'ai appris à déceler ceux où il ne fallait pas trop remuer le passé. Et ceux où parler et raconter lui était nécessaire.

Parfois, la discussion durait à peine cinq minutes, et parfois, on pouvait rester plus d'une heure au téléphone.

Ce livre commence à la fin du mois de janvier 2020 et se termine le 2 janvier 2021. Il raconte presque une année de sa vie.

Je remercie Bernadette pour sa confiance.

Charlotte Leloup

J'ai souvent l'impression que quelqu'un sonne à ma porte. Le même petit coup de sonnette. Assez rapide. Efficace. Comme le bruit de la visite qui vient briser la solitude.

Je me lève, je traverse mon petit couloir, je m'approche de l'interphone et je crie dans le combiné : « Oui, c'est qui ? » Personne ne répond.

Alors j'enlève mon caddie qui bloque ma porte d'entrée (pour repousser les cambrioleurs) et j'ouvre. Il n'y a personne non plus. Comme j'habite au rez-de-chaussée, je vois depuis ma porte si quelqu'un attend à l'autre porte d'entrée, celle qui donne dans la cour. Personne non plus.

Je n'arrive pas à savoir si c'est « dans ma tête » ou si c'est quelqu'un de l'immeuble qui s'amuse.

En même temps, c'est vrai que je n'attends personne.

Depuis longtemps, j'ai appris à ne plus rien attendre. Au début de la vie on se bat, on lutte, on veut résister, et puis avec le temps, on s'adapte et on sauve sa peau dans le silence.

À soixante-quinze ans, j'ai enfin compris qu'il faut « suivre le mouvement » pour tenir. Je ne crois plus aux rêves qui se réalisent dans la vraie vie. Je pense que les rêves, c'est juste la nuit pour colorer un peu les choses.

Normalement, quand on vieillit, on ne donne pas son âge, mais moi je m'en fiche parce que je ne veux plus avoir de complexes.

J'ai décidé de dévoiler mon quotidien parce qu'il faut oser et se jeter à l'eau (même si je ne sais pas nager).

Je n'ai pas tout réussi dans ma vie mais j'ai toujours essayé de faire de mon mieux.

Je n'ai pas honte de vivre en essayant de « joindre les deux bouts ». C'est les mots que j'utilise pour dire que je suis souvent dans la galère ou que j'ai des fins de mois difficiles.

Je n'ai pas à me cacher d'avoir besoin du Secours populaire.

Les retraites peau de chagrin, il faut les assumer.

Je sens que le corona gagne du terrain, personne ne connaît vraiment ce virus, et si je raconte mes journées le temps passera peut-être plus vite.

Nous sommes à la fin du mois de janvier 2020. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai un mauvais sentiment pour cette année.

Je viens de trouver le bon mot pour me définir. Je suis un peu « classe du dessous ». Certains diraient « un peu pauvre » mais moi je déteste ce mot. Je ne suis pas pauvre parce que je ne vis pas dans la rue.

J'ai un toit et j'y tiens plus que tout. C'est la chose la plus importante que je possède dans ma vie après mes enfants. Avoir une maison, ça permet de s'endormir avec moins de soucis. Tout homme devrait avoir un abri pour se réfugier, ça devrait être inscrit dans la loi.

Je n'arriverais jamais à faire la manche dans la rue, ça serait au-dessus de mes forces. Si un jour ce moment doit arriver, celui de tendre la main pour manger, je préfère ne plus être de ce monde que d'avoir à faire ça...

Je m'appelle Bernadette. J'habite Reims mais je suis née à Puisieux, dans la Marne. Je suis venue au monde le jour de la Saint-Valentin, le 14 février, en 1945.

Puisieux, c'est le pays des forêts majestueuses à une centaine de kilomètres d'ici. Chez moi, nous étions neuf enfants. Je suis la cinquième. Aujourd'hui, il en manque beaucoup... Nous avons eu une enfance harmonieuse, on s'entendait tous bien, mais avec le temps et les années les liens se sont écartés. Si je veux m'exprimer en « bon français », je dirais qu'on s'est parfois un peu « perdus de vue ». On a tous fait notre famille chacun de son côté. Moi aussi, j'ai eu une grande famille avec mes onze enfants.

J'aime le soleil et je déteste la neige. Il suffit que je la regarde par la fenêtre pour avoir froid. Je n'aime pas la pluie non plus, mais heureusement, à Reims, il ne pleut pas tous les quatre matins. Par contre, les hivers sont rudes. Ils sont aussi rudes que

ma retraite. Les gens du Nord ont le cœur bien accroché. Le mien, on l'a mis à l'épreuve, mais il tient.

Ici, il gèle beaucoup. C'est ce qu'on appelle le Grand Est. C'est triste. Les paysages se figent. On a souvent du verglas, des bourrasques à décorner les bœufs et une bise d'hiver qui glace les os. Ma grand-mère détestait ça aussi, je crois que c'est de famille... C'est sûrement pour ça que je ne traîne jamais dans les rues l'hiver, je préfère rentrer au chaud et je n'attends pas l'automne pour mettre deux pulls l'un sur l'autre. Je pourrais passer ma vie enroulée dans du cachemire, mon péché mignon. Ça tient chaud et c'est doux. Quand j'enfile mes cachemires, j'ai l'impression d'être riche. D'être un peu « comme tout le monde ». Je les ai achetés 1 euro chacun sur une brocante près de Reims. Les brocantes, c'est l'histoire de ma vie. Il faut se lever très tôt pour faire une bonne affaire. C'est toujours le premier arrivé qui rafle la mise. Comme dans la vie, le plus débrouillard l'emporte. Le jour où j'ai acheté mes deux cachemires, je m'étais levée à 3 heures du matin pour avoir les plus belles pièces. Mon amie Adrienne m'avait emmenée en voiture. Elle non plus, elle n'est pas la dernière pour courir les brocantes, elle est comme moi, elle a cette passion chevillée au corps. Ensemble, on fait du troc et des petites affaires. On s'échange les achats, on brade ensemble... L'une donne un prix et l'autre met une surenchère... On s'aide, on se donne des coups de main et, surtout, on se serre les coudes.

Mes pulls cachemires, ils sont rouges et ils éclaboussent la joie. Rouges comme l'amour et la Saint-Valentin.

Adrienne trouve que c'est de la provocation, elle ne comprend pas et elle répète : « Quand on est en deuil, on met du noir ! »

Adrienne est une radoteuse. Elle s'énerve souvent parce qu'elle veut toujours avoir raison. Elle a la tête dure, comme on dit chez nous.

Je lui réponds qu'il n'y a pas besoin d'avoir fait de grandes études pour savoir que le noir ne fera pas revenir les morts. En Inde on porte du blanc aux enterrements et du violet en Thaïlande, mais il n'y a rien à faire, sur ce sujet, on ne sera jamais d'accord. D'un autre côté, je comprends ; c'est vrai que le noir envoie un signal et cela permet de prévenir les gens : « Je suis triste, laissez-moi tranquille. »

Moi, je préfère le rouge, cette couleur veut dire aux gens : « Allez, la vie continue ! » Chacun s'arrange comme il peut pour apaiser son malheur. Je pense que les couleurs, elles ont bon dos, parce qu'on leur demande de porter la douleur.

Si quelqu'un a la formule magique pour faire revenir ceux qui sont partis, alors qu'il me la donne. Là, tout de suite, il peut m'écrire aussi... Je m'appelle Bernadette et j'habite à Reims, tout près du bureau de police, avenue de Laon.

J'habite la ville des rois de France et du biscuit rose. Je ne suis pas dans le centre-ville de Reims mais un petit peu en périphérie, je crois qu'on appelle ça comme ça... En fait, je suis en bordure de la ville. Je ne vis pas dans une maison mais dans un appartement, et pour être encore plus précise, je loge dans une résidence qui regroupe différents blocs d'immeubles. Il y a de tout ici : des riches, des vieux, des enfants, des chiens, des familles et des pas trop riches comme moi. Certains ont de la chance car ils ont des balcons et j'en fais partie. Mon balcon donne sur la rue et je peux y accéder par deux portes : en passant par celle de ma cuisine ou par celle du salon. L'été, je laisse en permanence ma porte-fenêtre ouverte. J'ai besoin de respirer l'air frais. L'hiver, je me barricade et je sors uniquement pour faire quelques allers-retours entre mon balcon et l'intérieur. C'est juste histoire de m'aérer le cerveau deux secondes et de voir passer quelques promeneurs. C'est d'ailleurs à cause de ça que je suis

souvent malade, j'attrape froid dès que je mets le nez dehors, mais j'aime trop regarder la vie dehors et écouter les gens qui passent.

J'habite un rez-de-chaussée un peu en hauteur car la rue est en pente. Mon balcon est entouré d'un grand mur qui m'arrive juste en dessous de l'épaule. En fait, il est à la taille parfaite : je peux m'accouder sans être vue, je vois les gens d'en haut, ma vue donne sur leurs crânes, et moi, il y a juste ma tête qui dépasse. Je peux voir tout le monde défiler sous mes fenêtres et j'aime surtout entendre les roues des caddies qui glissent sur le béton et les mères parler à leurs enfants sur le chemin de retour de l'école : « Comment s'est passée ta journée ? » « Est-ce que tu as beaucoup de devoirs ? » « Vous avez fait quoi aujourd'hui ? » Les ados, c'est plutôt : « Ta gueule connard, va te faire foutre fils de pute ! »

Je loue à « Plurial Novilia », mais moi je les appelle avec leur nom d'avant, « Effort Rémois ». C'est à eux que je paie le loyer de mon appartement depuis sept ans. J'ai demandé qu'ils me prélèvent directement sur mon compte le 12 du mois. Ce ne sont pas des gens en particulier, c'est un groupe de personnes. Ce sont les propriétaires.

J'ai un balcon, une chambre, une cuisine, un salon, une salle de bains et même un petit cagibi pour ranger mes provisions.

Bon, je le dis mais j'espère que ça ne va pas me porter malheur : ma plus grosse trouille serait qu'ils me virent parce que je n'arrive plus à payer mon

loyer. Normalement, ça ne devrait pas arriver, mais on ne sait jamais, je préfère toujours anticiper les catastrophes. Il suffit que plusieurs tuiles me tombent dessus en cascade et je suis foutue. Si un jour ils décident d'augmenter mon loyer, je serai obligée de partir. Souvent, je me réveille la nuit en sursaut, je rêve qu'on me prend tout et que je dois quitter l'appartement. J'ai un jour pour partir et je n'ai pas d'autre endroit où aller... Je veux appeler ma fille, mais ma carte de téléphone est épuisée. Souvent, aussi, je rêve que je suis dans un bureau avec mon banquier, je dois signer des papiers mais je ne comprends rien, c'est du charabia, le monsieur me force à signer et moi je ne veux pas... C'est exactement ça que je ressens lorsque je reçois des documents de la banque ou de la Sécurité sociale et que je ne comprends rien du tout : il y a des mots qui m'échappent et parfois même des phrases entières... Alors comme je ne veux pas signer sans savoir, je me déplace à la banque et je leur demande où je dois signer et pourquoi. En fait, je leur demande de me faire la traduction. Je ne signe aucun papier important sans avoir quelqu'un pour me guider et ne pas faire de bêtises.

Chez moi, il y a le Che partout parce que j'aime le rouge. Je me répète dans ma tête : « *Hasta la victoria siempre* », ça veut dire : « Jusqu'à la victoire toujours. »

Le Che, il aurait pu choisir d'abandonner mais il s'est battu. Moi, il me donne de l'espoir au quotidien, et quand j'ai envie de lâcher la rampe, je pense à lui.

Je ne fais plus confiance aux hommes, ils m'ont trop déçue, et l'amour je n'y crois plus. Mais avec Che Guevara, c'est différent. C'est le seul homme qui ne m'a pas déçue. Je pense qu'ensemble on aurait pu former un beau couple. C'était un homme de goût et courageux parce qu'il est né dans une famille aisée, mais il a choisi de défendre les pauvres et de se battre contre l'injustice.

Il ne me quitte jamais. Dans l'entrée, j'ai un poster de lui. Dans le salon, j'ai étendu un grand drapeau avec sa tête dessinée. Il est aussi accroché juste au-dessus de mon canapé, c'est un immense foulard

étendu sur tout le mur. Dans ma chambre, je voulais quelque chose de beau parce que j'y passe toutes mes soirées et mes nuits, alors j'ai mis des portraits et des posters partout. Il est aussi en photo sur mes oreillers et mes draps. J'ai un blouson avec son visage, un sac, une bague, une montre, des boucles d'oreilles. Ce que je préfère, ce sont ses yeux. Il a le regard puissant.

Je commence chaque nouvelle année avec lui parce que je passe plusieurs semaines à chercher un calendrier avec sa photo. J'ai couru tout le mois de décembre, j'ai fait tous les magasins et j'ai même été obligée de quitter Reims pour aller voir dans les villes à côté. L'année prochaine, je ferai autrement parce que je ne peux plus crapahuter comme ça partout, ça me fatigue trop. Je fabriquerai moi-même mon calendrier avec des photos, de la colle et des ciseaux.

Je ne connais pas Cuba. Je sais juste que c'est très loin. Très très loin. J'y vais souvent dans mes rêves. Il y a beaucoup de plages, des maisons colorées et des gens qui dansent la salsa. J'aime la fête et la révolution. C'est d'ailleurs pour ça que je suis allée protester en Mai 68, j'avais vingt-trois ans et c'était la première fois que je montais à Paris. J'ai laissé mes enfants à mon mari et j'ai fait l'aller-retour dans la journée. Je quittais pour la première fois l'Est pour la capitale. Paris et ses pavés. Les pavés de la colère.

Si j'avais su, j'aurais conservé un pavé de Mai 68, mais je n'y ai pas pensé parce que quand on est jeune, on ne pense pas à ces choses-là, on ne sait pas qu'il faut toujours conserver des souvenirs.

Je ne m'attache pas trop aux objets mais j'aimerais bien un cigare de Cuba. Il faudrait que je trouve quelqu'un pour m'en rapporter un, juste un, mais je ne connais personne qui voyage à Cuba. Je ne l'allumerais pas et je ne sentirais jamais sa fumée, ce serait juste pour le mettre en décoration dans ma chambre... Je lui trouverais une place rien qu'à lui, bien protégé de la poussière. À l'abri de tout, et je lui construirais une petite boîte pour le garder toute ma vie. Il serait exposé comme dans un musée.

Chez moi, c'est un intérieur simple.

Mon canapé est vieux et avachi, mes rideaux ont des rides de fatigue, je n'ai pas un beau parquet, pas de coussins riches... Et ma salle de bains est, comme on dit, sommaire. Je dois bidouiller un peu pour mettre en marche mon lavabo parce que la tuyauterie est lente.

Chez moi il y a beaucoup de récupération, des choses que mon amie Adrienne me prête (comme la petite table basse dans mon salon) et d'autres que je récupère. Le gardien me propose énormément de choses, il est au courant de tout ce que les gens donnent.

« Madame Bernadette, le monsieur du quatrième jette une petite commode, ça ne vous intéresse pas ?